

# *Le Bercaïl*

Bulletin de la Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines

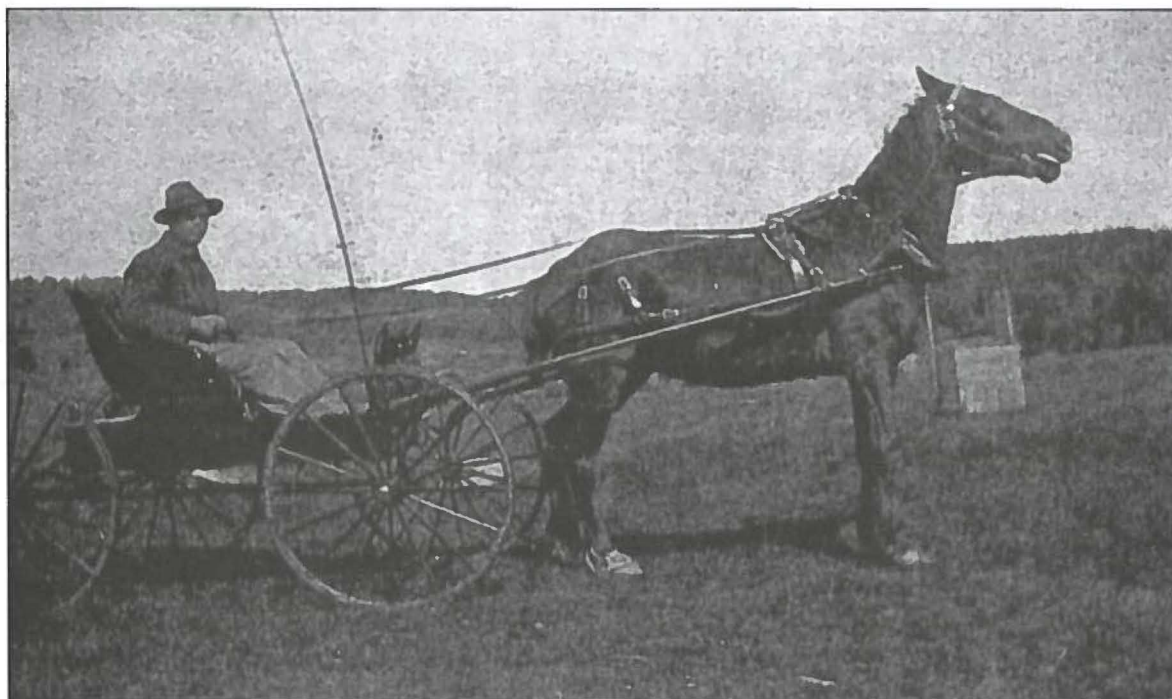
---

Thetford Mines, décembre 2001

Volume 10, numéro 3

---

## *Vie et métiers d'autrefois*



Alfred Thivierge sur la terre paternelle

Source : SAHRA – Fonds Comité du 125<sup>e</sup> d'East Broughton (Donateur : Jeanne d'Arc Labrecque)

# **SOCIÉTÉ DE GÉNÉALOGIE ET D'HISTOIRE DE LA RÉGION DE THETFORD MINES**

Organisme sans but lucratif, la Société favorise l'entraide des membres, la recherche en généalogie et la diffusion de l'histoire de notre région. Elle permet également d'acquérir des connaissances généalogiques par la publication de ses répertoires.

Siège social : Collège de la région de l'Amiante  
671, Boul. Smith Sud, Thetford Mines, Québec G6G 1N1  
Tél. : (418) 338-8591 poste 231 Télécopieur : (418) 338-3498  
Courriel : [sghrtm@globetrotter.net](mailto:sghrtm@globetrotter.net)  
Web : <http://www.genealogie.org/club/sghrtm/>

## **CONSEIL D'ADMINISTRATION EXÉCUTIF 1999-2000**

PRÉSIDENT : RENALD TURCOTTE  
VICE-PRÉSIDENTE : JEANNETTE GIGUÈRE  
SECRÉTAIRE : CÉLINE ROY  
TRÉSORIER : FRANÇOIS PELLERIN

### **CONSEILLERS**

YVES BOURASSA  
MARCEL DOYON  
FRANÇOISE GRENIER  
STÉPHANE HAMANN  
MICHEL LAFONTAINE

## **PUBLICATIONS**

SACRÉ-CŒUR-DE-MARIE  
SAINT-JEAN-DE-BRÉBEUF  
SAINT-JACQUES-DE-LEEDS  
SAINT-JOSEPH-DE-COLERAIN  
ANGLOPHONES (CO. MÉGANTIC)  
SAINT-ANTOINE-DE-PONTBRIAND  
SAINT-NOËL-CHABANEL, THETFORD MINES  
SAINT-DÉSIRÉ-DU-LAC-NOIR, BLACK LAKE  
SAINT-MÉTHODE  
ROBERTSONVILLE  
SAINT-MARTHE, THETFORD MINES  
SAINT-CLOTILDE (BEAUCE)  
THETFORD MINES (ACTES CIVILS)  
SAINT-ANTOINE DANIEL  
SAINT-ÉPHREM (BEAUCE)  
SAINT-PIERRE-DE BROUGHTON  
AU-DELÀ DE L'AMIANTE  
SAINT-ALPHONSE, THETFORD MINES

## **COMITÉS DE LA SOCIÉTÉ**

### COMITÉ

REVUE  
INFORMATIQUE  
PUBLICITÉ  
INTERNET

### DIRECTEUR

GHISLAINE GERVAIS  
MICHEL LAFONTAINE  
CÉLINE ROY  
STÉPHANE HAMANN

## **HEURES D'OUVERTURE**

LUNDI AU JEUDI : 8H15 - 21H00  
VENDREDI : 8H15 - 17H00

DU 1<sup>ER</sup> SEPTEMBRE AU 1<sup>ER</sup> JUIN  
SAMEDI : 13H00 - 16H00  
DIMANCHE : 13H00 - 16H00

## **COTISATION ANNUELLE DES MEMBRES**

MEMBRE INDIVIDUEL 20,00\$ MEMBRE FAMILIAL 25,00\$, ÉTUDIANT 10,00\$  
LA COTISATION COMPREND L'ABONNEMENT À LA REVUE « LE BERCAIL »

ISSN 1192 - 599X

Les articles sont l'entière responsabilité des auteurs. Il peuvent être reproduits avec mention de la source, sauf si l'auteur tient expressément à ses droits.

L'hiver! La saison du retour aux sources! Les festivités, les soirées, les retrouvailles, sont d'autant d'occasion de se remémorer les bons et mauvais souvenirs avant de tourner à nouveau la page du calendrier sur la nouvelle année.

Deux mille un aura été l'année du bénévolat que nous avons soulignée et dont nous nous devons de perpétuer. Elle a aussi été celle des confirmations de grandes prédictions que plusieurs s'entendent à reconnaître. Ce début de second millénaire a eu ses catastrophes environnementales mais aussi, et surtout, des confrontations humaines qui vont sûrement passer à l'histoire. Nous sommes loin du « BOG » de l'informatique. Il y a tellement d'informations mondiales de la part des médias que nous avons souvent de la difficulté à savoir ce qui se passe dans notre milieu immédiat. Heureusement, il y a certains documents comme notre revue pour nous ramener aux sources.

La présente traite d'anecdotes de gens ordinaires qui ont bien voulu nous raconter leurs histoires. Plusieurs d'entre eux trouvent leur vie simple et préfèrent demeurer dans l'anonymat, nous respectons leur choix, mais nous ne pourrions passer sous silence leur vécu riche d'histoire.

Comme dans le générique de certains films, nous pouvons dire « Toute ressemblance avec ces faits vécus n'est pas le fruit du hasard, seulement les noms ont été changés... ». Nous vous donnons donc la chance de retracer ces personnages originaux de nos belles régions.

Il me reste à remercier les gens du conseil d'administration, le personnel des différents comités et vous les membres pour votre importante implication. Ensemble, nous sommes capables de belles et grandes choses.

À tous et chacun, de belles périodes de réjouissances et bonne lecture!

Renald Turcotte



La forge d'Antoine était située à l'est du village, tout près du magasin général. Très jeune, son grand-père Isidore l'avait initié au métier de forgeron et Antoine y avait pris goût très rapidement. Après avoir négocié une entente avec ses parents, il devint donc apprenti chez son grand-père.

À cette époque, la forge était un lieu de rassemblements et de compétitions de toutes sortes. En plus des gens du village, l'on y voyait passer des colporteurs et des voyageurs de commerce qui s'arrêtaient pour piquer une jasette, venir se réchauffer l'hiver et se désaltérer l'été. Antoine aimait bien relever des défis tels que lever de lourdes pièces de fer, de tirer aux poignets ou encore de plier des barres de métal...

En entrant dans la forge, l'on y remarquait tout de suite le foyer actionné par son soufflet. De forme ronde, il était fait de pierres réunies par de la terre glaise. Tout près s'y entassaient les tisonniers, la pelle à charbon, le baquet à eau, le trépied et l'enclume.

De nombreux autres outils étaient à la portée de sa main. Antoine avait appris à fabriquer ses propres outils et à les adapter à ses besoins. L'on y retrouvait différentes sortes de pinces qui servaient à tenir le métal chaud. Il y avait également des marteaux, des dégorgeoirs et des étampes qui servaient à marteler le fer pour lui donner une forme spécifique. De plus, l'on y voyait des tranches, des ciseaux et des poinçons qui servaient à couper ou creuser le métal.

La première étape du travail consistait à chauffer le morceau de fer. Ce dernier prenait alors une couleur différente selon le temps qu'il avait passé dans le feu. Par exemple, la couleur rouge vif indiquait que le forgeron pouvait plier le morceau de fer ou le tordre et la couleur blanche qu'il pouvait le battre pour lui donner la forme

voulue. Vous connaissez sûrement l'expression « Il faut battre le fer quand il est chaud » alors, la seconde étape consistait à marteler le morceau de fer pour lui donner progressivement une forme déterminée.

La dernière étape était le trempage. Il fallait durcir le fer en le plongeant dans un bassin d'eau situé près du feu de la forge. Le fer trempé changeait de couleur à mesure que la chaleur se répandait. Après l'avoir retiré de l'eau, Antoine frottait le morceau de fer dans du sable fin pour faire ressortir les teintes.

La qualité du produit dépendait de trois éléments importants : le feu, l'outil utilisé et la frappe de l'artisan. La dextérité, l'observation et le savoir-faire ne se développaient qu'au fil des années. Ne dit-on pas « C'est en forgeant, qu'on devient forgeron ! ». Antoine dut patienter 10 ans avant de voir ses efforts récompensés. Il dut apprendre à contrôler le feu de sa forge, la nature du fer à travailler, les différents degrés de trempage et les sortes de frappe.

Antoine était très fier de sa croix en fer forgée qui ornait l'entrée du cimetière et de sa girouette qui virevoltait sur le toit du presbytère. Il fit même une petite cloche pour l'école du rang IV. Lorsqu'il eut fait ses preuves, son grand-père Isidore lui laissa graduellement le contrôle de sa forge. Ce dernier décéda un beau matin d'hiver, après avoir allumé une dernière fois le feu de sa forge. Quelques mois auparavant, il avait pris soin de mettre ses papiers en ordre et Antoine hérita de sa boutique de forge ainsi que de tout ce qu'elle contenait.

L'une des tâches d'Antoine consistait à ferrer les chevaux. Parmi ceux-ci, plusieurs bêtes étaient très rétives et parfois dangereuses pour lui. Il devait donc utiliser pour ces chevaux récalcitrants, une



structure faite de quatre solides poteaux plantés dans le béton du plancher de la forge et reliés à la charpente du toit. C'était en fait une espèce de camisole de force. Chacun des membres du cheval était attaché à un poteau, il ne pouvait plus ruer. Une sangle de cuir retenait sa tête pour l'empêcher de mordre. Une large sangle était installée sur son dos, Antoine accrochait les extrémités de cette sangle à des anneaux fixés dans le plancher et ainsi l'animal ne pouvait plus se cambrer. Une autre sangle passait derrière son fessier ainsi la bête ne pouvait plus reculer.

L'opération du ferrage était simple en elle-même. Il s'agissait de tailler la corne du sabot du cheval, de choisir les fers correspondants à la grandeur du sabot et de les clouer. Ordinairement, le travail s'effectuait vite et bien. Par contre, lorsqu'on se mesurait à une bête nerveuse, alors là l'opération de ferrage devenait un combat entre l'homme et la bête.

Antoine reconnaissait facilement la bête rétive car elle avait un comportement particulier : des hennissements répétés, l'écume roulait sur son encolure, elle renâclait et ruait, un frisson secouait tout l'animal, elle jetait la tête en arrière, arrondissait les naseaux, couchait les oreilles sur son cou, se cabrait et battait l'air de ses deux sabots... Antoine n'avait alors plus le choix, pour assurer sa propre sécurité et celle du cheval, il devait l'entraîner dans la camisole de force.

Pour prédire la température, Antoine se fiait au vieux dicton : « Si le charbon boucane bleu, c'est signe de pluie. Si la fumée s'étend dans la boutique, c'est signe de beau temps. Si les chevaux ont le poil épais à l'automne, on aura un gros hiver. ». Comme les fermiers du coin avaient chacun leur dicton, une compétition féroce se menait au niveau des prédictions météorologiques. Parfois, Antoine se faisait un malin plaisir à inventer de nouveaux dictons.



Source : Henry, Bernard, Des Métiers et des Hommes au village, Éditions du Seuil, p. 14

Parfois Antoine fabriquait des clés, des serrures, des pentures de maisons... En d'autre moment, il s'occupait de la fabrication d'outils spécifiques. Il fournissait au tonnelier, des fers de rabots, des planes, des herminettes...; au cultivateur, des pioches, des pics râtaux, des socs de charrue ; au menuisier, des marteaux, des arrache-clous, des ciseaux à bois, des clefs de serrage, des têtes de hache... Il fabriqua également pour les forestiers du coin, des marteaux à marquer bien initialisés, des pinces à billot, des crochets à bois, des haches, des racloirs... Il fit quelques gaffes pour des draveurs. Pour les pêcheurs de l'anse, il fit des ancres, des hameçons et même quelques harpons. Antoine avait une solide réputation car il n'hésitait jamais à relever un défi. S'il n'avait pas l'outil pour réaliser le travail demandé, il se le fabriquait. Il répondait à toutes les demandes de sa paroisse et des villages environnants.

Antoine aurait bien aimé transmettre ses connaissances à l'un de ses fils mais sa belle Henriette ne lui avait donné que des filles. C'est alors qu'il eut l'idée de prendre chez lui un apprenti et lui enseigna tout ce qu'il savait.

Lionel Villeneuve, dit Ti-Nel, vivait paisiblement sur sa terre dans le huitième rang d'en haut. Ses nombreux fils l'épaulaient dans son travail sur la ferme et Ti-Nel décida un jour de leur donner beaucoup plus de responsabilités. Comme tout allait bien, il en profita pour se lancer dans la ferblanterie.

Il fabriqua d'abord des objets simples tels que des tasses, des assiettes, des chaudières, des cuves... Pour effectuer tous ces objets, Ti-Nel utilisait une pièce de fer-blanc, un ciseau, un marteau, un maillet et quelques fers à souder. Puis, il se raffina en frottant ses créations, ce qui leur donnait une apparence argentée et brillante.

Arthémise, son épouse, fut bientôt attirée par tout cela. Elle qui devait manipuler et nettoyer quotidiennement les grosses poêles ou les bouilloires, les cuves ou les chaudières... appréciait beaucoup la légèreté de ces objets en fer-blanc.

Vers 1810, Ti-Nel acheta une première machine circulaire qui fabriquait rapidement des cercles de métal (entre 2<sup>3/4</sup> et 22 pouces de diamètre). Ces cercles furent utilisés comme fonds de contenants de toutes de sortes. Auparavant, Ti-Nel devait les couper à l'aide de ciseaux, ce qui était beaucoup plus long. Ce nouveau métier devint pour lui une passion. Il essaya toutes les nouveautés qui se présentaient à lui et acceptait toutes les nouvelles idées.

Il fit l'achat d'un encastreur pour fil de fer. Il servait à plier vers l'extérieur (en forme de demi-cercle), la bordure d'une pièce de fer-blanc afin de lui permettre de recevoir une broche ou un fil de fer. Puis vint la machine à brocher qui servait à refermer et presser la bordure pliée. L'emboutisseur pour sa part, servait à faire des cordons ou des rainures bombées ou concaves sur les tuyaux et les contenants cylindriques.

Ti-Nel fit de plus en plus d'objets : des moules à gâteau, des coupe-biscuits, des plats à lait, des passoires, des entonnoirs, des casseroles, des écuelles, des gobelets... Il est vrai que son épouse lui soumettait plein d'idées pour améliorer le travail qu'elle effectuait dans sa cuisine.

Un jour, son voisin Amédée Thivierge, qui montait au bois pour l'hiver, lui demanda de lui faire une ou deux valises en fer-blanc. Le notaire du village lui demanda un petit coffre à couvert bombé afin de conserver quelques précieux papiers. Enfin, son propre fils lui suggéra de fabriquer des lanternes pour les bâtiments. En plus de ces lanternes, Ti-Nel lui fit la surprise en lui apportant des bidons à lait. Il équipa ensuite son érablière en fabriquant une grande cuve à bouillir et plusieurs chaudières pour la sève d'érable.

Graduellement, tous les gens du village vint lui donner des commandes. Le fer-blanc était de plus en plus apprécié à cause de sa légèreté et de sa durabilité. De plus, il était à l'épreuve du feu et s'avérait des plus économiques.

Ti-Nel eut la joie avant sa mort, d'initier deux de ses petits-fils au métier de ferblantier. L'un d'entre eux s'est spécialisé dans les toitures. Il proposait trois modèles différents : la toiture à la canadienne, la toiture à attache simple dite aussi « à l'arêche » et la toiture à baguettes. Le second créa de nouveaux modèles de plats et d'ustensiles. De plus, il étendit son territoire aux villages voisins.

Ces deux artisans perpétuaient la mémoire de leur grand-père à travers les objets qu'ils fabriquaient. Si vous visitez le cimetière, vous y retrouverez sur la croix de Ti-Nel, une jolie petite chaudière en fer-blanc remplie de fleurs printanières, que son épouse Arthémise entretient régulièrement.



Jimmy était né à l'ombre d'un grand bouleau en plein mois de juillet. Dès sa plus tendre enfance, ses parents lui avaient enseigné à vivre en harmonie avec la nature. Tout comme son père, Jimmy vivait de la chasse, de la trappe et de la pêche. Homme solitaire, il parlait peu et se mêlait rarement aux gens du village. Au décès de ses parents, il vendit la terre et se retira définitivement en forêt. Il se construisit un petit camp et n'alla plus au village que pour acheter ses denrées et les outils nécessaires à sa vie dans les bois.

Un jour, il découvrit un ourson qui pleurnichait près de sa mère décédée. Tout doucement, il s'approcha de l'ourson et lui tendit des mûres et des framboises cueillies plus tôt dans la journée. L'ourson n'hésita pas une seconde et avala goulûment les petits fruits. Depuis cet instant mémorable, l'ourson ne quitta plus jamais Jimmy. Naturellement, l'ourson devint rapidement un magnifique ours noir adulte, qu'il surnomma « Jack ». Prenant conscience de l'intérêt des gens pour son ours, Jimmy décida d'en faire un ours savant. Il lui montra de petits tours simples et l'habitua progressivement à côtoyer les gens.

Puis un printemps, il entreprit sa première tournée. Lorsqu'il voyageait, Jack était libre et suivait sagement Jimmy. Lorsqu'il arrivait près d'un village, Jack était tenu en laisse par une chaîne et portait une muselière. Ils voyageaient à pieds, déambulant à travers champs et forêts. Jimmy évitait de s'approcher des fermes car Jack par sa senteur et ses grognements effrayait les autres animaux.

Sa tournée s'effectuait de mai à octobre. Sa visite annuelle dans les villages était de plus très attendue. Dès qu'ils se pointaient, un attroupement se formait autour d'eux. Jimmy donnait alors des ordres à son ours, ce dernier claquait ses mâchoires et semblait vouloir l'attaquer.

Jimmy avait peaufiné son numéro et se faisait écouter à l'aide de son bâton de marche. Jack s'amusait beaucoup car pour lui, tout cela n'était qu'un jeu. Il faisait des courbettes, marchait sur deux pattes, dansait au son de l'harmonica, grimpait à un poteau... À la fin du spectacle, Jimmy passait le chapeau et ramassait quelques sous.

Parfois, Jimmy jouait du pipeau et Jack se dandinait en grognant. Cette démonstration servait à attirer les curieux au centre du village. Alors nos deux compères exécutaient des tours plus savants. Jimmy empoignait Jack à bras le corps et se battait farouchement. Le combat se terminait toujours par la victoire du dresseur.

Les spectacles attiraient surtout les hommes et les enfants. Une légende de l'époque disait que si les femmes enceintes assistaient au spectacle, elles risquaient d'avoir un enfant infirme.

D'octobre à mai, Jimmy et Jack retournaient en forêt. L'un s'occupait de la trappe et l'autre hibernait. Nos deux copains vécurent longtemps ensemble. À chaque année, ils avaient un nouveau public et de nouvelles offres. Certains les demandaient pour donner un spectacle lors d'une noce, d'autres les priaient d'assister à une fête de village lors de la moisson, on les pria même d'assister à la bénédiction d'une petite chapelle.

À l'automne, Jimmy ne manquait jamais d'aller voir les gars des chantiers. Ceux-ci aimaient bien prendre des paris à savoir qui d'entre eux pourrait gagner un combat contre l'ours. Naturellement, Jack en sortait toujours vainqueur, attendant le signe de son maître pour mettre fin au combat. Les derniers montreurs d'ours itinérants ont disparu semble-t-il vers la fin des années 1910.

Le printemps est arrivé et Ti-Ben Côté prépare son barda pour la saison du gommage. Rappelons-nous que cette industrie saisonnière a longtemps permis un commerce florissant. La gomme transformée en résine, entrait dans la fabrication du brai et servait aussi dans l'industrie de la chaussure. Signalons que la résine était surtout utilisée dans la construction des bateaux qu'elle rendait très étanches.

Mais revenons à Ti-Ben ! La saison de la gomme s'étendait du mois de mai au mois de septembre. Cette année-là, Ti-Ben partit le 5 mai. Il s'empressa donc de se rendre dans l'arrière-pays, là où poussent les boisés de sapins, de pins, d'épinettes, de mélèzes... Chacun des gommeux possédait son territoire et celui-ci était inviolable. De plus, dans la majorité des cas, ce travail s'effectuait en solitaire.

Ti-Ben s'engagea donc dans un sentier battu seulement par les lièvres. Il apportait avec lui tout un équipement spécifique. Il fixait à sa ceinture, une hachette pour se frayer un chemin dans les branchages. Sous le bras, il avait une échelle de 5 à 6 pieds de long, plus étroite au sommet qu'à sa base, en bois mou, légère et solide, afin de monter dans les arbres. Dans sa main pendait le gobelet à gommer et sur le dos, un lourd bagage comprenait un bidon destiné à recevoir le produit de sa récolte, une couverture de laine pour se garantir du froid quand il passait la nuit à la belle étoile et enfin un gros sac de toile. Le tout pesait environ une vingtaine de livres. Au retour, il s'aloudirait de la gomme recueillie.

Dans le sac vous y trouverez les vivres pour une semaine : du pain de ménage, des fèves au lard, de la tête en fromage, du beurre, de la mélasse ou du sirop d'érable, du thé, du sel, du tabac, des allumettes, quelques ustensiles (une vieille casserole, une théière toute bosselée, un couteau et une cuillère), une couverture et des bas de laine de rechange. Rajoutons à cela, sa pipe et sa blague à tabac qui ne quittait jamais sa poche droite.

Ti-Ben avait l'habitude de marcher lentement, vérifiant toujours l'endroit où il posait les pieds. Enfin rendu sur les lieux de la cueillette, il se hâtait de faire un feu qui le réchauffait, cuisait son repas et dont la fumée chassait les moustiques si nombreux dans la forêt à cette période de l'année.

Un gommeux expérimenté pouvait recueillir jusqu'à une pinte de résine par jour. Le tout dépendait de son habileté à crever les vessies des résineux. Cette opération demandait beaucoup de dextérité et d'attention.



Gobelet à gommer



Le gobelet à gommer était un récipient en fer-blanc ayant la forme d'un tronc de cône fermé par un demi couvercle. Sur le bord supérieur, il portait une anse pour y passer l'index et à l'opposé deux griffes ou crochets, fait de fils très courts et solides.

Ti-Ben appuyait le gobelet contre l'écorce de l'arbre et d'un coup sec des griffes, il crevait la vessie à sa partie supérieure. Avec le rebord du gobelet, il pressait la vessie de bas en haut pour la vider complètement. Le liquide doré, appelé autrefois « pleurs jaunes des gommiers », jaillissait et coulait dans le récipient. Quand celui-ci était plein, il vidait son contenu dans le bidon. Tout au long de la journée, Ti-Ben déambulait ainsi d'arbre en arbre. Parfois, il s'arrêtait le temps de se désaltérer ou de croquer un morceau.

Son travail de gommeux lui permettait d'observer une faune et une flore très diversifiées. Il arrivait parfois que Ti-Ben rencontre un chasseur ou un pêcheur du village. Comme tout ceux qui fréquentaient le même territoire se connaissaient, ils en profitaient pour parler un peu soit en fumant une bonne pipée ou en buvant un peu de thé.

Malgré le soin qu'il apportait à son travail, Ti-Ben ne manquait pas de se faire éclabousser. Lorsque la vessie éclatait, des gouttelettes de gomme rejaillissaient sur son visage, sur ses mains et ses habits. À la longue, ces gouttes retenaient la mousse des arbres, les poussières et les petites brindilles. De sorte que lorsqu'il revenait à la fin de la semaine, tout noir et barbouillé, les siens avaient bien de la difficulté à le reconnaître.

Ti-Ben aimait bien cette odeur de conifères qu'il traînait avec lui. De plus, il ne manquait jamais de rapporter un peu de miel sauvage et des petits fruits selon la saison (fraises des champs, framboises sauvages, bleuets...)

Il profitait de sa fin de semaine pour vider ses bidons. Afin de faciliter ce type d'opération, il trempait son bidon dans l'eau bouillante pendant quelques minutes, ce qui rendait la gomme très fluide. Il se dépêchait alors de couler la gomme chaude à travers un sac de chanvre à grosse tissure, dans des boîtes en fer-blanc (parfois dans de petits paniers en carton fabriqués à la maison). Le coulage débarrassait la résine de toutes ses impuretés qui inévitablement tombaient dans le gobelet pendant la récolte. Puis, il s'empressait de nettoyer gobelet et bidon pour la semaine à venir.

Enfin, il expédiait toutes ses boîtes à Québec. Signalons qu'en 1939, les gommeux, au Québec, faisaient de 7\$ à 8\$ par jour. Les fabricants d'instruments d'optique utilisaient la gomme de sapin, à cause de sa transparence, pour coller des lunettes. D'autres l'utilisaient en pharmacie...

Huitième d'une famille de 17 enfants, Ti-Ben se réfugia très tôt dans les bois. Bûcheron, trappeur et gommeux, il préférait le silence des grands espaces à la compagnie des autres. Âgé de 80 ans, Ti-Ben termina ses jours et sa longue carrière de gommeux au pied d'un pin centenaire, avec le sourire aux lèvres. Tout près de lui gisait son gobelet à gommer, encore plein de résine.

## Ubald, le marchand de glace

Dès son réveil, Ubald regarde quel temps il fait par la fenêtre de la cuisine. Le ciel est clair, le froid intense et l'air est sec. Ouil c'est aujourd'hui qu'on fera de la glace. Son entrepôt est prêt, bien isolé comme il se doit, son bran de scie entassé sur le mur du fond. Ubald déjeune en vitesse et alerte ses engagés. À chaque année, ses voisins du rang attendent cet appel. En effet, la première belle journée de la fin janvier, était le temps idéal pour faire la cueillette de la glace.

Arthémise connaît son homme et s'empresse de le seconder dans ses préparatifs. Depuis plusieurs jours, elle avait préparé des vêtements de rechange (bas de laine, mitaines de cuir, chemises...) pour les hommes qui auraient à se changer rapidement s'ils venaient qu'à se mouiller. Sur l'étagère du garde manger, elle avait entassé des couvertures de laine et préparé de la nourriture en surplus. Elle savait qu'elle aurait à nourrir tous ses hommes pour un jour ou deux. Le thé chaud s'infusait sur le rond du poêle, le pain, les viandes froides et le fromage étaient déjà prêts.

Ubald sortit atteler ses chevaux aux traîneaux. Puis, il entassa ses outils bien affûtés, les vêtements de rechange, les couvertures et la mangeaille sous son siège. Il vit arriver ses voisins l'un après l'autre, certains la pipe encore au bec. À la queue leu leu, ils se rendirent au lac Aylmer pendant qu'un soleil blafard se levait à l'horizon. Enfin, arrivés sur les lieux, ils chaussèrent leurs bottes munies de crampons et certains endossèrent leur tablier de caoutchouc.

Deux par deux, munis de godendard aux dents recourbées vers le bas, de haches, de longues pinces et de gaffes, ils se dirigèrent vers la portion du lac délimitée par Ubald. Ce dernier avait tracé une ligne à l'aide de longues perches et branchages. En premier lieu, ils nettoyaient le terrain c'est-à-dire qu'ils devaient enlever l'amoncellement de neige. Puis, à l'aide d'une gaffe ferrée graduée, Ubald vérifiait l'épaisseur de la glace, en différents endroits. Dès qu'ils avaient l'assentiment du boss, les hommes se mettaient au travail pour extraire les gros blocs de glace.



Source : La récolte de la glace, C'était l'hiver, Jean Provencher, Éditions Boréal, p. 207.



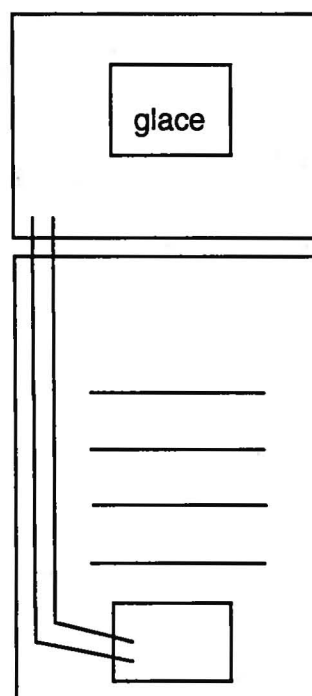
Lorsque ces derniers étaient taillés, ils allaient parfois chercher les chevaux pour les hisser hors de l'eau. Par la suite, ils les chargeaient sur les traîneaux, disposant de planches de bois entre chaque bloc afin que le froid intense ne les ressoude pas pendant le voyage de retour. Dès que deux traîneaux étaient pleins, les hommes les ramenaient à l'entrepôt. Les blocs de glace étaient empilés en rangées jusqu'au toit. Entre chaque rangée, ils étaient recouverts de bran de scie.

Toute la journée et celle du lendemain, ce n'était qu'un incessant va-et-vient du lac à l'entrepôt. Les hommes arrêtaient pour manger, boire le bon thé chaud et flamber une bonne pipée. Graduellement, l'entrepôt d'Ubalde se remplissait. Avant le dernier départ du lac, Ubalde plantait des bâtons munis de chiffon rouge pour prévenir les gens qu'il avait cueilli la glace et qu'à cet endroit, il était dangereux d'y circuler.

Dès que les beaux jours revenaient, Ubalde préparait sa camionnette et la remplissait de morceaux de glace. Dès l'aurore, il allait au village pour distribuer sa glace à sa clientèle locale. Il y allait deux fois par semaine, les lundi et jeudi car la glace fondait rapidement. À chacune des maisons, il prenait ses pinces et agrippait le morceau de glace qu'il allait placer lui-même dans la glacière domestique. Il avait un balai qui servait à enlever le bran de scie qui collait à la glace. De plus, Ubalde portait à sa ceinture un pic placé dans un fourreau de cuir qui servait à enlever les coins du morceau de glace. Il avait également sous la main, des pinces de différentes grosseurs (15 à 20 pouces) selon la grosseur des morceaux de glace.

À cette époque, la glacière de cuisine comptait deux compartiments. À la partie supérieure, l'on y mettait le morceau de glace et à la partie inférieure, les aliments. Un tube partait du compartiment supérieur et descendait jusqu'en bas afin d'amener

l'eau fondue de la glace dans un grand plat que la maîtresse de maison s'empressait de vider tous les matins.



En 1935, le prix était de 10 sous le bloc de glace. Ubalde se faisait payer à chacune de ses livraisons. Parfois, la dame de la maison marchandait quand le morceau était plus petit mais Ubalde baissait rarement sous les 8 sous. Il ne restait pas longtemps à jaser, car la glace fondait rapidement lors des grosses chaleurs. Aussitôt payé, aussitôt reparti. Certaines femmes enveloppaient leur bloc de glace dans du papier journal afin de le conserver plus longtemps. Les enfants ramassaient les petits morceaux de glace et les suçaient.

Le livreur de glace était réglé comme une horloge et passait tôt le matin. Il s'empressait de décharger ses gros blocs dans les principaux commerces et par la suite, faisait le tour du village. De retour chez lui, il nettoyait sa camionnette et la préparait pour le lendemain, sans oublier d'apporter le morceau de glace pour sa belle Arthémise.

Ti-Fonce habitait dans le rang croche, avec sa femme et ses neuf enfants, six garçons et trois filles. Ti-Fonce s'était spécialisé dans la production laitière. Jour après jour, il se levait avant l'aurore pour aller traire ses vaches.

Sa laiterie était située à l'ombre de la grange et d'un orme géant. Tout près du bâtiment coulait un petit ruisseau. Il l'avait construite tout en pierres blanchies à la chaux. En été, la pierre était plus fraîche que le bois et la couleur blanche réfléchissait la lumière. Pour l'isoler davantage, Ti-Fonce avait laissé courir des plantes grimpantes sur les murs extérieurs. À l'intérieur, il avait fixé de nombreuses tablettes. Sur le mur du fond, caché dans le bran de scie, de gros blocs de glace aidaient à conserver la température fraîche.



Source : Jean Provencher et Johanne Blanchet, C'était le printemps, Éditions du Boréal Express, p.47

Une fois la traite terminée, Ti-Fonce installait ses bidons sur la charrette. Il nettoyait sa « canisse graduée » qui lui servait de mesure et le vaisseau à transvider. Il nettoyait les pintes, les chopines et les demiards. En plus du lait, il distribuait la crème, le petit lait et le beurre. Puis, à peine avant le lever du soleil, il partait faire sa tournée en ville.

Avec le livreur de glace, le laitier était l'un des premiers à parcourir les rues du village si tôt le matin. Ses deux chevaux, habitués à faire la tournée, suivaient Ti-Fonce d'un œil et n'avaient pas besoin de signal pour se rendre d'une maison à l'autre.

L'été dans les grosses chaleurs, le lait avait tendance à cailler et l'hiver, il avait tendance à surir. La température était donc un élément crucial à surveiller. Pendant toute la saison de l'hiver, Ti-Fonce utilisait son traîneau et recouvrait ses provisions de couvertures de laine, de catalognes et de peaux d'ours, ce qui empêchait le lait de geler et les bouteilles de casser au froid.

À cette époque, le cliquetis des bouteilles indiquaient aux gens l'heure du lever pour certains et le temps qu'il restait à passer au lit pour d'autres. Chez certains de ses clients, Ti-Fonce déposait les bouteilles pleines et reprenait les bouteilles vides en échange. Chez d'autres, il emplissait les contenants laissés près de la porte avec sa canisse graduée. Au presbytère, à l'auberge, au magasin général et chez certains clients plus à l'aise, Ti-Fonce laissait de la crème onctueuse à 5 sous la chopine et du beurre frais.

Dans son petit calepin noir, il notait toutes ses transactions au nom de chacun de ses clients. Le premier lundi de chaque mois, il faisait une tournée spéciale pour se faire payer et prendre les commandes pour le mois à venir.

Henri suivit les traces de son père, devint laitier et poursuivit la « run de lait » au décès de Ti-Fonce. Avec son héritage, il s'est acheté un petit camion. De plus, il implanta un système de vente de coupons qu'il vendait à sa clientèle aux 15 jours. Ainsi il était toujours certain d'être payé à l'avance.



En 1805, Nelson était classifié comme « célibataire endurci ». Non pas qu'il détestait les filles mais plutôt parce qu'il était d'une timidité malade. Beaucoup plus à l'aise avec les hommes, il s'était lié d'amitié avec le maréchal-ferrant du village, de qui il avait appris son métier : réparateur de harnais. Il aimait beaucoup les chevaux et comme il n'en possédait point, il aidait son ami dans son travail. Souvent, il devait réparer des harnais et se découvrit alors une compétence insoupçonnée. Puis un jour, le maréchal-ferrant prit femme et fonda une famille. Nelson se sentant de trop, entreprit d'aller découvrir le monde au-delà de son village.

Il partit un matin de juin ensoleillé avec son barda sur le dos. Son ami lui avait fait cadeau d'un sac de cuir à l'intérieur duquel, l'on y retrouvait des morceaux de cuir, des couteaux, des alènes, des poinçons, des rivets de cuivre, du ligneul et du brai. De plus, il lui avait remis une lettre de recommandation signée par le curé du village, attestant qu'il était un bon catholique et un bon travailleur. Pour Nelson, une nouvelle vie commençait.

Une loi datée de 1795 le protégeait dans son travail : « le réparateur de harnais n'a pas à se prévaloir d'une licence puisqu'il ne vend rien mais qu'il ne fait que remettre en bonne condition les pièces de harnais que possèdent les gens pour qu'il travaille. »<sup>1</sup>

Il allait donc de village en village et vivait de son métier. L'été, il réparait les harnais fins, légers et luxueux servant au bel attelage des sorties du dimanche, des fêtes ou utilisé lors d'un baptême, d'un mariage ou même d'un décès. L'hiver, il était embauché pour réparer les nombreuses pièces du harnais qui se brisaient, souvent à cause des durs travaux

effectués par les chevaux. Il réparait tout ce qui était essentiel à l'hamachement du cheval : brides, mors, œillères, licols, colliers, bricoles, sellettes, reculements, rênes, guides, cordeaux et traits. Il prenait les mesures du cheval, notait la morphologie de l'animal et au moment de la pose, il ajustait soigneusement les pièces réparées.

Nelson se confectionna un tablier en toile noire, avec de nombreuses pochettes où il mettait ses petits outils et son matériel de réparation. Très ample, il lui descendait jusqu'aux genoux.

Il savait que les traits de harnais, soumis à une forte tension, devaient être tirés de la peau du dos d'un bœuf. Les parties de la sellette, pas très exposées à la tension, pouvaient être fabriquées du cuir tiré de la croupe de l'animal. Ainsi, deux fois par an, il achetait son cuir chez des cultivateurs et renouvelait son stock d'alènes et de rivets de cuivre chez le cordonnier des villages qu'il visitait.

Nelson préparait son ligneul à l'avance en utilisant plusieurs torons de fils de lin torsadés et enduits de « brai », une substance goudronneuse. Il obtenait son brai en faisant fondre du goudron, de la résine, des corps gras (suif, cire ou savon), ce qui donnait une pâte, qu'il pétrissait à la main. Il l'appliquait ensuite sur des fils en la faisant glisser dans ses mains.

Nelson aimait ce métier, il était maître de son temps et propriétaire de ses outils de travail. Après quelques années, il put enfin s'acheter un vieux cheval et une vieille charrette. Il agrandit alors son territoire et découvrit de nouveaux horizons. Il vécut de son métier jusqu'à sa mort. Avec l'arrivée des autos dans la vie de tous les jours, la réparation des harnais fut un autre métier qui disparut progressivement, pour s'éteindre vers les années 1930.

---

<sup>1</sup> Statuts du Bas Canada, 35 George III, C-8, S. 13, 1795



Clochette au poing, Émérille parcourt le village pour faire ses livraisons. Il part de chez lui dès que son déjeuner est pris, s'habille légèrement ou chaudement selon les saisons, sort son vieux sac de toile et programme sa journée. Il fait le tri de ses commissions, paquets ensemble, lettres regroupées et s'il doit livrer des produits plus délicats, il traîne alors son vieux chariot pendant l'été, sa traîne sauvage et ses raquettes l'hiver.

Émérille est un « marcheur », ancien nom du facteur d'aujourd'hui, sauf que lui, c'est le genre « je livre tout ce que vous voulez » courrier, paquets, fleurs, fruits, joumaux... et même une fois il transporta deux poules dans une cage.

Il se présente tôt au magasin général et y dépose courrier et paquets pour les gens vivant à l'extérieur de la région. Ceux-ci viendront les chercher lors de leur passage au village ou le train leur amènera dans les jours suivant. Puis, Émérille se rend au presbytère car monsieur le Curé aime recevoir son courrier et son journal tôt le matin. La servante lui remet alors le courrier préparé la veille par monsieur le curé. Elle lui demande également de rapporter vers la fin de l'après-midi, de la crème bien fraîche car il y aura des visiteurs de marque au presbytère pour le souper. Émérille note le tout dans son petit calepin noir et repart aussitôt.

Il se rend ensuite chez le notaire où il y dépose journal et courrier. Il donne à la cuisinière une recette de petits fours qu'elle avait demandé la veille à la boulangère. Émérille connaît tout son monde au village et pourrait vous en raconter très long sur l'histoire de chacun... Monsieur le notaire lui demande d'avertir Arcadius que son contrat est prêt à signer et qu'il pourra passer vers la fin de l'après-midi. Une autre note se rajoute dans son calepin.

Le prochain arrêt se fera à l'école du village où l'instituteur Ouellet attend avec impatience depuis une semaine, la confirmation de son réengagement pour septembre prochain. Le professeur s'est vite adapté à la mentalité du village et sa première année d'enseignement fut une réussite. Émérille ne craint donc pas de lui remettre cette fameuse lettre.

Mme Mercier marie sa fille Odette, Émérille lui apporte donc le fin tissu pour les beaux atours de la future. Il lui confirme qu'il a invité tous les paroissiens à la noce. Enfin presque tous, il avait ordre d'oublier ceux qui n'avaient pas voté du bon bord. Voyez-vous, Odette est la fille de monsieur le Maire et ce dernier tient souvent rancune à ceux qui s'objectent à ses idées.

Émérille poursuit sa route, salue tout le monde au passage et distribue autant les nouvelles du matin que son courrier. Rendu au bout du village, il sait que les demoiselles Giguère l'attendent avec impatience. Après les salutations d'usage, il dépose tout son barda sur la galerie et entre prendre une petite collation. Émérille apprécie beaucoup ce temps d'arrêt et les petits fours des demoiselles. Cependant, il sait qu'il devra les payer en leur racontant les derniers ragots du coin.

Il repart d'un pas vif et alerte. La clochette tinte à nouveau et Mme Samson vient chercher son journal à la clôture. Celle-ci se déplace lentement à cause de ses vieilles jambes centenaires. D'une fois à l'autre, Émérille croit toujours qu'elle ne se rendra pas jusqu'à la clôture. Ce sera pour un autre jour car cette fois-ci, elle est arrivée à son but avec un grand sourire. Quelques mots échangés sur les nouvelles du jour et Mme Samson repart de son pas de souris vers la maison, sous l'œil attentif de sa belle-fille qui la surveille au travers des rideaux de la cuisine.



Puis, c'est la maison du docteur et son cabinet. Émérille en profite pour livrer le courrier aux malades qui attendent déjà sur place. Il remet également une boîte identifiée « Fragile » à la bonne Marie, celle qui épaula le Dr Savoie depuis bien des années. C'est sûrement des médicaments pour la réserve du docteur. Tiens, Ti-Toine Vachon lui demande de dire un mot à Octave Lapointe. Ti-Toine désire engager son plus vieux pour le temps des récoltes. Le message sera transmis dès aujourd'hui.

Émérille se rend ensuite chez son ami Tom Gouin, qui est le forgeron du village. Il ne manquerait jamais sa partie de dames quotidienne. Émérille en profite pour tirer une bonne pipée. Les deux joueurs sont de force égale et prennent leur partie très au sérieux. Aujourd'hui pas de chance, Tom l'a emporté haut la main, mais demain il lui donnera la défaite de sa vie.

L'angélus sonne, c'est l'heure du dîner. Émérille s'empresse de rejoindre sa mère qui lui a concocté un appétissant repas. Tout en le servant, elle l'écoute lui raconter les nouvelles du matin. Émérille reste avec elle depuis la mort de son père, il y a dix ans passés.

Le repas avalé, il reprend la route, agitant la clochette à son poignet, à chacune des maisons pour annoncer son arrivée. Les jeunes enfants accourent vers lui car il a souvent pour eux des menthes ou des réglisses dans ses poches.

Parle avec l'un, discute avec l'autre, chacun de ses clients semble heureux de sa venue. Naturellement, lors des élections ou lors du temps des fêtes, Émérille est submergé de travail. Il engage alors Roméo, le fils aîné d'Arthur Tranchemontage. Âgé de 14 ans, Roméo est le fils aîné de 12 enfants et comme il n'est pas très solide et très éveillé, Émérille le trouve parfait pour le seconder. Roméo

sourit toujours et ne dit pas un mot. Il se contente de suivre les directives d'Émérille.

Pendant la froide saison, Émérille fait des arrêts plus prolongés car il prend le temps de réchauffer sa vieille couenne. Heureusement pour lui, un bon breuvage chaud accompagné de galettes l'attendent presque à chacun de ses arrêts. À cette époque, les journées sont plus longues et plus harassantes.

Vers 4h30, Émérille enfourche une vieille bicyclette pour les gens qui demeurent dans les rangs, aux extrémités du village. C'est d'ailleurs pour eux qu'il a souvent des messages et colis de toutes sortes. Il lui est arrivé par grande tempête de rester à coucher au loin. Cependant, lorsqu'il se déplace sur une longue distance, Émérille se fait toujours accompagner de son fidèle Crocdur, chien sauvage que son père avait apprivoisé un an avant sa mort. Il lui fixe un ruban rouge au cou et Crocdur revient à la maison calmer les inquiétudes de la vieille mère. De plus, il est le gardien des lieux en l'absence de son maître.

Six heures, une autre journée vient de se terminer. Émérille classe pour le lendemain le courrier qu'il a pris à la gare en attendant que son souper soit servi. C'est à son tour de se bercer sur la galerie, pipe au bec, savourant la tranquillité du soir. Parfois des voisins viennent veiller. Lorsqu'il se retrouve seul, il en profite pour lire le journal de la grande ville. C'est que voyez-vous, là-bas il s'en passe des choses...

Émérille perdit sa vieille mère un peu avant les semailles. Ayant atteint 60 ans, il vendit la vieille maison familiale et déménagea définitivement à la forge de son ami. Il s'est installé un petit coin bien à lui, pas très loin du jeu de dames...

Dès sa plus tendre enfance, Cyprien allait se réfugier dans l'atelier de son grand-père Arthur. Ce dernier était menuisier de profession et de plus il sculptait à ses heures. Cyprien aimait beaucoup cette odeur de bois qui l'accueillait dès qu'il ouvrait la porte de l'atelier et cette tranquillité dont il était si friand. Il connaissait les outils par cœur et savait exactement où les ranger. Au début, il se contentait de regarder son grand-père travailler et ne se retenait jamais de poser des questions.

Puis un beau jour, grand-père lui mit dans les mains, un morceau de bois et un couteau. Toute la journée, Cyprien travailla avec acharnement sans dire un mot. Le soir venu, il montra avec fierté, un petit oiseau grossièrement taillé. Grand-père prit alors conscience des aptitudes de son petit-fils. Il décida d'en faire, soit un ouvrier habile ou un artisan accompli.

Cyprien était certain que le bois était le premier matériau qu'avait assemblé la main de l'homme. Le bois avait apporté à l'homme la lumière de la flamme et la chaleur du feu. Il lui avait procuré des armes pour se nourrir et se défendre, il lui avait fourni le premier abri pour se garantir des intempéries... Sans cesse, l'homme apportait de nouveaux perfectionnements et progressivement l'outillage s'était spécialisé.

Au fil des jours, Arthur donna de petites responsabilités à son petit-fils et s'aperçut que Cyprien prenait son travail à cœur et le faisait même avec minutie. Comme il était le petit dernier de la nombreuse famille de Josaphat Bernier, Cyprien eut la chance de se soustraire aux corvées de la ferme. Grand-père demanda à son fils de le prendre à titre d'assistant, lui assurant qu'il avait un don pour le travail du bois. Josaphat accepta cette offre, croyant que son vieux père avait besoin de

compagnie dans son atelier. C'est ainsi que commença la belle histoire de Cyprien Bernier, maître menuisier sculpteur.

Les années passèrent et le grand-père décéda, laissant en héritage à son petit-fils, son atelier de menuiserie et tout son contenu. Ce dernier fit alors la promesse qu'un jour grand-père serait fier de lui. Il poursuivit son travail avec ardeur et lors de ses temps libres, il sculptait des animaux ou personnages des alentours. Il avait installé des tablettes où trônaient ses chefs d'œuvre.

Parfois, il entendait la voix de son grand-père lui rappeler : « Utilise le noyer pour les ouvrages délicats ». « Une pièce de bois, c'est comme un arbre, elle est plus grosse par nature à un bout qu'à l'autre. ». Son apprentissage n'était cependant pas terminé et Cyprien essayait de raffiner son art. De plus, lors d'un voyage à la ville, il découvrit la teinture et le vernis qui ouvraient la voie à pleins d'autres possibilités de finition.

Cyprien passa de la confection d'un manche de hache à la réalisation de meubles pour la maison... à la fabrication de roues de charrette. Pour la roue, il utilisait le bois d'érable (séché un an à l'avance), il taillait de solides rayons qu'il regroupait à l'intérieur d'une jante de bois d'un diamètre approprié. Il portait ces roues de rechange au forgeron qui leur posait une jante de fer plat puis les exposait pour la vente.

Lors de la grande sécheresse de juin, la forge du village fut incendiée ainsi que deux maisons qui étaient situées tout près. Heureusement, il n'y eut pas mort d'homme. Tous les hommes disponibles du village donnaient leur temps et fournissaient des matériaux afin de soutenir les familles éprouvées. Cyprien accompagna sa famille pour la corvée.



Ensemble, ils ont rebâti en peu de temps les maisons et la forge qui avaient été détruites.

Il y eut une autre corvée à l'automne, à l'école du rang IV. Les commissaires avaient décidé de faire bâtir une rallonge à l'école qui permettrait d'avoir une classe de plus. L'on en profita également pour y installer une boîte à bois près de l'entrée arrière. Cyprien rajouta des étagères sur le mur ouest, où le professeur pourrait y ranger ses livres.

Cyprien se tournait de plus en plus vers la sculpture. « Quand on taille du bois, l'important c'est de trouver le sens de la fibre. N'oublie pas que le cèdre est moins noueux que l'épinette, plus léger, plus tendre et plus facile à tailler. ». Les paroles de grand-père le guidaient constamment dans ses choix. « Aime ce que tu fais et ta vie sera une réussite »...

Un jour, il décida de se consacrer entièrement à la sculpture. Pour sa première œuvre, il fit naître sous ses doigts, tous les personnages de la crèche et en fit cadeau au curé de la paroisse. L'abbé Dionne en fut estomaqué, il n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Les personnages semblaient animés, tellement il y avait de détails dans la sculpture. Avec de vieilles planches toutes noircies, Cyprien fit une crèche rudimentaire, mit de la paille et des branches de cèdre et installa tous ses personnages. Cette année-là, tous les paroissiens découvrirent le talent caché de Cyprien Bernier.

Il avait des mains d'artiste qui vibraient comme un violon. D'un simple morceau de bois, il avait le don de faire naître une œuvre remarquable. L'abbé Dionne lui demanda de sculpter un chemin de croix afin de remplacer l'ancien qui avait subi de lourds dégâts d'eau. Cyprien travailla tout l'hiver et au printemps, il

apporta son chef d'œuvre à l'église. Ainsi, l'abbé Dionne eut la fierté de célébrer les jours saints avec un nouveau chemin de croix.

Puis, les choses se précipitèrent pour l'artiste. Une nouvelle église allait se construire dans un village voisin et l'on accorda le contrat à Cyprien pour la fabrication des autels, des fonds baptismaux, des tabernacles, des retables, des chaires, des baldaquins, du banc d'œuvre... À partir de ce jour, la réputation d'artiste exceptionnel précédait Cyprien partout où il allait. Les contrats s'accumulèrent rapidement et les années passèrent à vive allure.

Cyprien voyageait d'un bout à l'autre de la province. Dans un petit village du bas du fleuve, il rencontra Hélène, qui peu de temps après devint sa femme. Cyprien construisit sa maison, fabriqua ses meubles et mit sur pied son propre atelier. C'est avec grande peine qu'il quitta l'atelier de son grand-père. Il n'apporta rien lui ayant appartenu. Il regarda une dernière fois tous les outils qu'il avait si souvent remis à leur place : la vieille hache à équarrir, l'herminette, le tour à bois, la plane, le rabot, la varlope, le petit guillaume... et ferma définitivement l'atelier.

Cyprien devint célèbre et ses œuvres furent reconnues à la grandeur de la province. Il fonda une famille nombreuse, 14 enfants dont 8 garçons et 6 filles et parmi eux, six enfants devinrent de très bons menuisiers. À sa mort, Cyprien légua les outils de son grand-père à son fils aîné, Marc, qui les achemina au musée de la région. Un peu plus tard, Marc ouvrit un centre de sculpture et offrit des cours aux jeunes de la région qui étaient intéressés. Depuis ce jour, il se fait un devoir d'exposer les œuvres de son père et de faire connaître son arrière-grand-père Arthur par les outils et plans qu'il avait utilisés.

# Le violon de Todorre

---

Todorre, fils de Jos à Édouard, est né un samedi soir vers les 9 heures. Sa mère, la belle Antoinette, venait de mettre au monde son septième fils. Ce poupon tout rose et joufflu avait-il un don ? Et si oui lequel ? Il fallut quelques années avant de prendre conscience que Todorre possédait un don pour la musique.

L'histoire débuta lorsque la belle Antoinette hérita d'un vieux piano à la mort de son oncle. En peu de temps, Todorre avait appris à maîtriser cet instrument. De plus, pour ses neuf ans, il avait reçu un harmonica de son parrain. Todorre passait tous ses temps libres à jouer de la musique. Par elle, il exprimait ses joies et ses peines, ses espoirs et ses doutes, ses craintes et ses réussites... Enfant solitaire, il parlait peu et se réfugiait près de ses instruments dès qu'il en avait la chance. Pour ses 14 ans, il reçut un violon de son parrain, ce fut son dernier cadeau car peu de temps après, ce dernier se noyait.

Le violon devint donc le centre de la vie de Todorre. Patiemment il apprit à jouer par oreille, tous les airs qu'il entendait. Lorsque les voisins venaient veiller chez Jos, ils ne repartaient jamais sans que Todorre leur joue un p'tit air.

Graduellement, le bruit se répandit à travers tout le canton : « Dans le rang IV, Jos avait un fils, qui avait un don pour la musique. » C'est alors que les invitations fusèrent de toutes parts. « Venez pour le mariage de ma fille... » « Nous avons une veillée jeudi en 4, on vous attend... » « Monsieur le Curé vous demande pour la messe de Pâques.... » ... Tout le monde voulait entendre cette musique qui les faisait vibrer.

Puis un jour, la catastrophe se produisit. En plein cœur de la nuit, le feu ravagea la maison, laissant Todorre dans le

deuil de sa mère et de ses instruments de musique. Avec l'aide des voisins la maison fut rebâtie. Pour sa part, Todorre fabriqua son premier violon alors qu'il venait de fêter ses 24 ans.

Patiemment, il amassa le bois nécessaire, découpa ses morceaux et les assembla. Progressivement, le violon prit forme. Le dessous et les côtés en érable, le dessus en sapin. Le manche fait d'érable, lui donna bien du souci. Lorsque le découragement le prenait, il pensait à sa mère et avec ardeur, se remettait au travail. Pour l'archet, ce fut encore plus délicat. C'est qu'il fallait du beau crin d'étalon. Un beau jour de printemps, Jos entendit les premières notes du violon de son fils et en fut remué jusqu'aux tréfonds de son âme.

Todorre recommençait à vivre à travers sa musique. Il vécut avec elle jusqu'à l'âge de 92 ans et à sa mort, on l'enterra avec son violon. Depuis ce jour, si vous passez près du cimetière le soir, tendez bien l'oreille, vous entendrez sûrement la musique d'un rigodon, d'un quadrille ou celui d'un air de chanson à répondre...



Source : Le livre des connaissances, Encyclopédie Grolier, vol. 14, page 395



Lors d'un séjour chez tante Henriette, je fis la connaissance d'un homme pas ordinaire. Sam habitait à la limite nord du village avec sa nombreuse famille. À la suite d'un bête accident de la ferme, il était devenu handicapé pour le reste de ses jours. Cependant, Sam avait un moral d'acier, toujours de bonne humeur, la tête farcie de bonnes blagues.

Regardant la réalité en face, il remit les soins de la ferme entre les mains de son fils aîné et entreprit une nouvelle vie, celle « du rémouleur ». Il devint donc un artisan qui aiguisait les instruments tranchants. Son fils l'aida à préparer le repasseur (petite voiture du rémouleur). On l'équipa d'une meule, de pierres à aiguiser et d'un tonneau qu'on remplissait d'eau régulièrement. Pour compléter le tout, Sam se fabriqua un tablier et une ceinture en cuir.

Bien équipé, Sam partit tôt le matin, emportant des vêtements de rechange, des couvertures et de la nourriture pour plusieurs jours. Le rémouleur était un métier ambulancier, Sam voyageait donc de villes en villages, saison après saison, changeant rarement l'itinéraire de son circuit.

Une petite cloche, installée à l'avant du repasseur avertissait les gens de son arrivée. Il s'installait alors au centre du village ou à l'intersection de la grande rue. Les gens allaient au devant de lui avec leurs outils à faire aiguiser. Au moyen d'une pédale, Sam donnait l'air d'aller à sa meule qui se mettait tout doucement à tourner. Il aiguisait tout : couteaux, ciseaux, haches, scies, godendard... En tournant, la meule faisait voler des étincelles et des filets d'eau. Sam veillait à ce que son tonneau soit toujours plein d'eau.

Sa réputation le précédait partout où il allait. Sam faisait du bon travail et ce à moindre coût. Parmi ses clients, certains

voulaient donner du « chemin à leur égoïne » et d'autres du « fil à leur lame »... Alors Sam se mettait à l'œuvre. Il débouclait sa ceinture de cuir, puis il faisait glisser dessus la lame du couteau rapidement et à plusieurs reprises. Puis, avec sa lime, il frottait chaque dent de l'égoïne.

Tout en aiguisant, Sam donnait les nouvelles des villes et villages voisins. Il ne manquait jamais de raconter quelques bonnes farces qu'il avait entendues. Il en profitait également pour narrer aux enfants des histoires effrayantes. À force de vérifier le tranchant des outils, le pouce droit de Sam en était tout écorché et tout croché. Il leur faisait accroire que son pouce repoussait à chaque coupure...

Parfois l'automne, il était engagé pour une semaine par le Maître du chantier. Il devait aiguiser toutes les haches, scies, godendard... qui serviraient à la coupe du bois. Le cuisinier du campement en profitait lui aussi pour faire affûter ses couteaux.

Pendant l'hiver, plusieurs clients venaient lui apporter leurs patins. Apparemment, une partie de hockey se gagnait à la fine lame du patin!

Sam faisait régulièrement un arrêt chez son ami Charles Fecteau. Ce dernier était barbier et en retour de l'affilage de ses ciseaux et lames de rasoir, Sam avait une coupe de cheveux et la barbe bien taillée. Charles aimait la politique et se faisait un devoir de tenir Sam au courant des derniers événements.

Lorsqu'on lui posait la question « Qu'est-ce que tu fais ? » Sam répondait fièrement « Je suis rémouleur. Dans ce métier, tu aiguises tes sens, tu limes ton caractère et tu tranches tes problèmes au couteau » le tout accompagné d'un grand rire spontané.

## Nom d'une pipe!

Le printemps est arrivé! La neige est fondue et la terre est dégelée, les arbres bourgeonnent et les oiseaux sont de retour. Il faut penser à planter le tabac aussitôt que possible, Noé l'a dit. Le tabac est essentiel à sa vie de tous les jours. Il y porte donc une très grande attention. On ne plante pas ça n'importe où. Il faut un terrain meuble mais pas trop engraisé. De plus, il faut laisser une assez grande distance entre les plants afin que les grandes feuilles ne se touchent pas.

À tous les jours, Noé jette un coup d'œil à sa plantation de tabac. Il mène une chasse féroce à toutes les mauvaises herbes et rehausse régulièrement ses plants. N'oubliez pas, lorsque le plant commence à monter en graine, il faut casser la partie qui doit fournir la graine. À chaque plant, il conserve les cinq ou six plus belles feuilles et enlève toutes les autres. Une fois par semaine, il empêche la pousse des drageons (rejetons) en les enlevant de la tige. Il s'y connaît Noé en tabac et d'ailleurs, il ne fume pas celui de n'importe qui.

Dès que septembre se pointe le nez, il faut être très prudent. Sensibles à la gelée, les feuilles de tabac se plissent et changent de couleur, passant d'un vert vif à un jaune pâle. Il est grand temps de récolter. Trop attendre pourrait faire perdre au tabac ses principales propriétés. Le tabac doit être cueilli sec car s'il est humide, cela peut rapidement le faire pourrir.

Il faut détacher les feuilles une à une et les laisser se faner un peu au soleil avant de les rentrer. On enlève en premier les feuilles de la base du plant, puis celles du centre et enfin les feuilles supérieures. Il

faut faire des tas bien distincts à cause des différentes qualités de chacune (qualité inférieure pour les feuilles se trouvant à la base du plant et qualité supérieure pour les feuilles situées au haut du plan).

La conservation du tabac est une autre étape importante. Il faut utiliser un endroit bien aéré qui tiendra lieu de séchoir (hangar, grenier...). Puis, il faut former des mains de tabac c'est-à-dire attacher solidement ensemble douze à dix-huit feuilles de tabac au moyen d'une plus grande feuille mais de qualité médiocre. Puis il faut suspendre ces mains aux poutres du plafond, en les espacant les unes des autres. L'air doit pouvoir circuler entre chaque main de tabac. Une fois cette étape terminée, il faut souhaiter du temps froid qui ralentira l'opération de séchage. Noé affirme qu'un tabac qui sèche trop vite est beaucoup moins bon. Il faut lui laisser le temps de vieillir et de mourir un peu.

Après quelques semaines de séchage, il faut vérifier si le tabac est sec. Noé regarde la nervure centrale de la feuille qui ne doit pas être molle. Habituellement, vers la fin novembre ou au début décembre, on détache les mains de tabac et on les empile les unes sur les autres. Puis, il faut les presser au moyen de lourdes planches. Cette opération dure presque une semaine. Ce pressage fait perdre au tabac une partie de son âcreté et lui donne son arôme.

Par la suite, il ne reste plus qu'à passer le tabac au hachoir et à le déposer dans des bocal ou boîtes en fer blanc. Lorsque Noé fait boucherie, il conserve la vessie de son cochon pour s'en faire une blague à tabac. Plus la blague est vieille, meilleure elle est car elle s'imprègne de l'odeur du tabac.



Noé garde toujours sa pipe et son tabac à la portée de la main. Après les repas, il affirme qu'une bonne pipée facilite la digestion. Après le sermon du curé, elle aide à faire passer les remords. Après les durs travaux, elle détend les muscles endoloris. La pipe accompagne Noé pendant ses longues soirées d'hiver. Elle l'aide lorsqu'il doit prendre des décisions, elle calme ses inquiétudes et fait le ménage dans ses jongleries. Elle lui donne un fameux coup de main lorsqu'il joue aux dames et partage sa joie lors des veillées.

La pipe sert d'indice pour mesurer la distance d'un lieu à un autre, par le temps que prend le tabac à brûler. Ainsi Noé dira « Le forgeron est à trois pipes d'ici », ce qui signifie que pendant que vous accomplirez le trajet, vous aurez le temps de fumer trois pipes de tabac.

Au village, tous les « pipeux » (fumeurs de pipe) parlent du tabac de Noé. Même s'ils utilisent la même façon de le cultiver et de récolter, ils ne sont pas capables d'en avoir d'aussi bon. Grand-mère m'a dit un jour « Il faut l'aimer le tabac, en prendre soin et le savourer à sa juste valeur. Il faut lui choisir une bonne pipe et une bonne blague. En retour, il fera ta fierté chez tous tes amis et connaissances ».

Depuis la mort de Noé, plus aucun arôme de tabac ne circule dans la vieille maison. Mes oncles ont adopté la nouvelle mode, celle de la cigarette. Moi, j'ai conservé la pipe de mon grand-père et à chaque fois que je la touche, je sens le bonheur monter en moi.



Source: Jean Provencher, C'était l'automne, Éditions du Boréal Express, page 69.

Il se présentait toujours à la fin de l'été, juste avant le début des classes. On le voyait venir de loin et tous le reconnaissaient à son pas et à sa tenue vestimentaire. Le quêteux marchait lentement, s'attardant à regarder le paysage, saluant tout le monde au passage. Un vieux bâton tout tordu ne le quittait jamais. Un baluchon (vieux sac de jute) se balançait sur son épaule au rythme de sa démarche. Habillé de vêtements très usés, un petit foulard rouge à son cou était sa seule coquetterie. Une longue barbe lui couvrait le visage et une vieille casquette noire lui cachait en partie les cheveux.

À chaque année, la fin de la belle saison nous le ramenait. Il ne passait qu'une fois et ne s'arrêtait pas partout. C'est qu'il avait son itinéraire : tel village, telle campagne, telle ferme pour coucher, telle maison pour dîner... C'est qu'il était très sélectif ce quêteux !

En le voyant descendre la colline, grand-mère préparait le banc du quêteux qui était situé près du poêle. Lorsqu'il entra dans la cour, sa première salutation était pour notre chien Noiraud. Celui-ci l'accueillait par des battements frénétiques de la queue. Puis trois petits coups à la porte, celle-ci s'entrouvrait et l'on entendait la phrase célèbre : « La charité s.v.p. pour l'amour de Dieu et de la bonne Vierge ».

Grand-mère lui servait alors un grand bol de soupe accompagné d'un quignon de pain. Parfois un morceau de tarte ou des galettes, servi avec du bon thé chaud terminaient son repas. Il mangeait de grand appétit sans dire un seul mot. Puis, grand-père lui tendait sa blague à tabac et l'invitait à prendre la berceuse près du poêle. C'était l'heure des nouvelles, on n'avait qu'à le laisser parler.

N'oublions pas que ce vieux mendiant venait de loin. Il en avait parcouru du pays. Il en avait vu des choses et en avait entendu des nouvelles.

*...Untel s'était fait ruer par son taureau, il en était mort après de douloureuses souffrances, laissant sa femme seule avec neuf enfants. La vieille fille (âgée de 25 ans) des Couture avait trouvé chaussure à son pied et se mariait dimanche en huit. Un feu avait détruit la grange des Lemieux et il y aurait corvée au début de la semaine prochaine. Au village d'en-bas, les sauterelles avaient ravagé les cultures. La dernière débâcle du printemps avait emporté le petit pont de la rivière aux Pommes, les deux frères Bourassa avait acheté le vieux moulin des King, le notaire Carreau avait vendu sa terre en bois debout...*

Nous l'écoutions pendant des heures. Parfois les lieux et les personnes mentionnés nous étaient inconnus. Cela importait peu, il était tellement captivant. Seul grand-père lui posait de temps à autre une question ou donnait son avis sur un sujet. Le quêteux défilait son répertoire et ne s'arrêtait que pour reprendre son souffle ou rallumer sa pipe. Pour sa part grand-mère recousait un bouton à son vieux manteau, tout en l'écoutant narrer ses nouvelles.

L'heure de la prière du soir sonnait la fin de la veillée. Le quêteux s'unissait à la famille pour faire ses dévotions puis chacun allait se coucher. Je repassais cette soirée dans ma tête et une fois de plus, j'étais bien décidé à faire ce métier merveilleux de quêteux. Voyager dans tout le pays, rencontrer plein de gens, me faire plein d'amis à qui je distribuerai mes nouvelles...



Très tôt le lendemain matin, après un plantureux déjeuner, il reprenait son bâton et son baluchon (dans lequel grand-mère avait glissé un pain, un œuf et quelques légumes frais) et disait : « Merci bien et que Dieu vous bénisse, à l'année prochaine ! ». Il poursuivait alors sa route de son pas nonchalant, dans la poussière ou sous la pluie, levant une dernière fois sa vieille casquette pour nous saluer.

Cette visite était un rituel et nous l'attendions avec impatience. Mes grands-parents étaient contents de le recevoir. Si une année, il tardait trop, ils s'inquiétaient et le soir une prière était dite pour le quêteux.

Personnellement, cet homme me fascinait et me faisait peur à la fois. Il était si mystérieux ! J'étais attirée par son gros baluchon aux formes si étranges, qui émettait des sons si curieux lorsqu'il le déposait par terre. Par contre, j'avais peur de son bâton tordu qu'il avait toujours à la portée de la main et qu'on disait magique... certains s'étaient même plein d'en avoir reçu des coups. Les jours suivant sa venue, les voisins se réunissaient chez grand-père. C'était à son tour d'être le centre d'intérêt et de raconter les dires du vieux quêteux.

Une année, alors que je venais de fêter mes 10 ans, la nouvelle courut dans le village que notre vieux quêteux avait disparu à tout jamais. J'ai eu beaucoup de peine et j'ai continué de l'attendre jusqu'à l'entrée des classes. Grand-père, voulant me consoler, m'amena tout en haut de la colline et sans dire un mot me donna une vieille pipe. C'était celle du vieux quêteux, il l'avait laissée là lors de son dernier passage. Grand-père me dit alors que c'était son cadeau d'adieu.

Oui, c'était tout un phénomène ce vieux quêteux ! Mes souvenirs d'enfance ont conservé cette magie qu'il avait en lui. Lorsqu'il m'arrive de repenser à lui, je vais alors sortir de sa boîte une vieille pipe...

## Le Croque-Mort

Connaissez-vous l'origine du mot croque-mort ?

La recherche dans les textes en vieux français, permet de trouver la réponse.

Dans les temps anciens, pour s'assurer qu'une personne était bien décédée, l'usage voulait que la personne en charge de cette vérification, le croque-mort donc, mordait violemment un des doigts de pied de la victime (en général le gros orteil) ; si rien ne se passait, l'issue était fatale et la mise en terre inéluctable.

Cette fonction de croque-mort, qui était en fait une vraie charge (comme les bourreaux), se transmettait de père en fils depuis la nuit des temps.

Or il arriva une 1<sup>ère</sup> catastrophe : le dernier croque-mort, bien qu'ayant eu de nombreux enfants, n'eut aucun garçon. Sa fille aînée reprit donc sa charge, après réunion et aval favorable du conseil des sages compétent dans ce type de question.

Et seconde surprise, la première victime qu'elle eut à traiter avait une grave maladie, qui l'avait conduite à être amputée des deux pieds... Pire encore, la gangrène l'avait en partie gagnée et on lui avait coupée les deux jambes jusqu'à hauteur des cuisses... la jeune fille examina la situation... et mordit donc avec précaution le premier membre inférieur qu'elle put trouver...

Ce fut à cette époque et dans ces circonstances, très précisément, qu'on passa de l'expression « Croque-mort » à ... « pompe funèbre » !

À quoi tient l'évolution de la langue !!!

Mathieu habitait dans un vieux campement situé à l'orée du bois. Seul un petit sentier mal entretenu se rendait au pied de sa porte. Par la fenêtre, l'on pouvait apercevoir un paquet d'herbes et de fleurs suspendus la tête en bas, attachés à une poutre du plafond. Sur une vieille table de bois, bien alignés, se trouvaient des sacs de peaux, des écuelles, un pilon de bois... D'origine indienne, Mathieu vivait seul dans son monde, celui de la forêt. Sa mère lui avait transmis tous les secrets de la médecine indienne.

Le printemps, l'été et l'automne, il amassait des herbes, des écorces, des fleurs, des racines et de jeunes pousses. Il faisait sécher le tout puis, les réduisait en poudre et les classait dans différents sacs en peaux. C'était le botaniste des bois. On le voyait toujours circuler avec son énorme sac sur le dos. Il amassait également le miel sauvage qu'il entreposait dans des pots de grès. Il cueillait la gomme de sapin et d'épinette qu'il utilisait tant au niveau de ses drogues que pour réparer son canot.

Mathieu fabriquait ses propres chandelles. Il cueillait la cire d'abeille et la faisait fondre. Il faisait ses moules à l'aide d'écorce de bouleau. Une fois liquide, il versait la cire chaude dans les moules d'écorce. La mèche était de différentes longueurs selon la grosseur des moules. Parfois, il mêlait des herbes à la cire afin qu'elle répande une bonne odeur lorsqu'elle brûlait.

Il cueillait les petits fruits des bois dans de grands paniers en osier tressé, de différentes grandeurs et les vendait aux gens du village. Il pêchait et chassait pour compléter sa nourriture en protéines. Parfois, il vendait la fourrure de ses bêtes aux notables de la place. L'hiver, il circulait en raquette, tirant un vieux traîneau de bois. Le trappage n'avait plus de secret pour lui.

Les gens du village lui manifestait beaucoup de respect. Mathieu était un être énigmatique et bien des racontars circulaient à son sujet. Il parlait peu et refusait de manger chez les étrangers. Lorsqu'on voyait de la fumée qui sortait de la cheminée, c'est que l'ermite était chez lui. Puis, rien pour quelques jours, puis la fumée réapparaissait à nouveau. Tous avaient, un jour ou l'autre, eut recours à ses services. C'était un expert dans la manière de guérir tous les maux. Quand les bons soins du docteur n'apportaient aucun soulagement, on envoyait chercher l'ermite.

Il ne posait aucune question, il regardait le malade, il le palpait avec une grande douceur, puis il appliquait ses cataplasmes et lui faisait boire ses potions amères. Dans les heures qui suivaient, le malade prenait du mieux. Mathieu savait faire tomber la fièvre, faire disparaître les boutons, remettre un membre disloqué en place et de plus, plusieurs affirmaient qu'il débarrassait les femmes d'un bébé non désiré.

Lorsqu'il passait, on savait qu'un membre du village était gravement malade. Ses produits avaient des noms bizarres : la rosée d'été, la mousse Cheyenne, les fils d'or, l'écorce du nord... Mathieu se faisait payer en nourriture (pain, œufs, légumes...) en animaux (poules, dindes...) ou en vêtements (bas de laine, mitaines, chemises, couvertures...). Il refusait tout alcool et tabac. Il venait souvent en aide aux bûcherons et autres aventuriers des bois qui se blessaient ou se perdaient en forêt.

L'on disait que l'ermite savait parler aux animaux. D'ailleurs, il les soignait avec autant de douceur que les humains. Il soulageait la colique des chevaux, la gourme, les dartres laiteuses ou le vertigo... En sa présence, la bête se calmait et se laissait toucher. Lorsque les soins



La légende de l'ermite se transmet de génération en génération. Aujourd'hui, les descendants du docteur cherchent toujours le petit coffre de cèdre, renfermant les fameux calepins noirs.

## Le Round Robin

Nous recevons souvent du courrier de chercheurs qui nous demandent la signification de certains termes ou certaines expressions. L'un d'entre eux voulait savoir ce que signifiait « Le Round Robin ». Dernièrement, j'ai trouvé un article de monsieur Eugène Rouillard, paru dans le Bulletin des Recherches Historiques, volume 9, no. # 8, page 245 et en voici le contenu :

« Cette expression, bien connue dans le monde politique, nous vient de France, mais notablement défigurée. On disait en France Rond Ruban, les Anglais ont traduit le mot par Round Ribbon et un peu plus tard par Round Robin.

C'est tout simplement un document sur lequel un certain nombre de personnes apposaient leur signature, de manière à ce que celles-ci formassent un cercle, ce qui avait pour résultat d'empêcher qu'aucun des signataires n'apparut le premier sur la liste.

Les organisations politiques au Canada ont souvent recours à ce procédé pour faire connaître leurs volontés au pouvoir régnant et même le forcer à s'engager dans une politique nouvelle. On l'a même employé pour demander et obtenir la déchéance de ministres qui ne plaisaient plus à la masse d'un parti.

Ce furent, paraît-il, des officiers français, qui les premiers eurent recours à cet expédient quand ils avaient des plaintes à formuler contre leurs supérieurs. On voulait par ce moyen cacher celui qui avait pris l'initiative du Round Robin et répartir également la responsabilité des signataires. »



Connaissez-vous Ti-Guss ? Dans le temps, il avait fier allure ! Très nerveux au début de son arrivée chez Gustave, il s'est rapidement calmé par la suite. Il faut dire que Gustave savait y faire et son autorité n'avait jamais été contesté. Homme de haute stature et d'une corpulence remarquable, il savait parfois se montrer doux comme un agneau. Ti-Guss l'avait senti dès leur premier contact et ce duo allait vivre ensemble une très belle histoire.

L'avez-vous deviné ? Ti-Guss était le cheval de mon arrière-grand-père. À cette époque, le cheval était omniprésent dans la vie des gens. Son achat était essentiel à la vie de tous les jours.

Gustave se méfiait des maquignons (hommes qui faisaient le commerce des chevaux), car plusieurs de ses voisins s'étaient fait rouler par eux. Gens pittoresque au langage coloré, ces commerçants avaient réponse à tout et n'étaient jamais à court d'arguments. De plus, la règle voulait qu'ils ne revenaient jamais sur un marché. Il fallait se méfier car certains d'entre eux faisaient paraître leurs chevaux meilleurs qu'ils ne l'étaient afin de les vendre plus cher. C'est ainsi que le curé du village s'était retrouvé avec une vieille picouille (vieux cheval) parce qu'il avait mis sa confiance totale en ce bon chrétien. Heureusement, les maquignons n'étaient pas tous ainsi et plusieurs venaient vendre des chevaux de qualité, qui n'étaient pas encore dressés, achetés dans l'Ouest du pays.

Un jour, en allant au magasin général, Gustave a rencontré un « Gispy » (gitan) qui frappait son cheval rétif avec une branche d'aulne. Selon les principes de Gustave, on ne domptait pas un cheval en le frappant mais en utilisant sa force de caractère et sa patience. Du premier coup d'œil, il vit que ce cheval avait fier allure.

Oh, il est certain qu'il avait son petit caractère mais quelle bête n'en avait pas. Gustave fit donc une offre d'achat et inspecta le cheval en prenant tout son temps. Les pattes élancées en feraient un bon trotteur. La croupe, le garrot, le poitrail, le dos, les flancs, les fesses... tout était ferme et en bonne condition. Il sera capable de tirer de lourdes charges. Bien sûr, c'était un sang-mêlé mais Gustave appréciait la force qu'il dégageait, alliée à la grâce du cheval de course. Le cheval était tout noir avec un croissant de lune blanc sur le front.

Gustave s'approcha lentement de lui parlant d'une voix douce. Le cheval hennit, remuant la tête de haut en bas, se cabra et rua des pattes arrières. Très calme, Gustave prit la bride et flatta son encolure en poursuivant son monologue du premier contact. Le cheval dressa les oreilles et se calma progressivement. Son idée était faite, Gustave voulait ce cheval. Il négocia féroce avec le maquignon et conclut le marché, une partie en argent sonnante et une partie en nature (patates, œufs, pain, lait, bois coupé et légumes du jardin). « Ti-Guss » commençait sa nouvelle vie.

Une grande complicité s'établit rapidement entre l'homme et la bête. Bien traité, bien nourri, Ti-Guss répondait à toutes les attentes de son maître. Il servit au labour, au hersage et aux foins. Il tira le buggy à quatre roues, la charrette à foin et la sleigh... et pendant la saison froide, il monta même aux chantiers et lui procura des raquettes pour lui alléger le travail..

Gustave attelait fièrement son cheval pour le moindre déplacement. Le dimanche, les habitants du rang prenaient plaisir à se rendre au village avec un cheval bien attelé. Gustave n'échappait pas à la règle. À toutes les semaines, il frottait les boucles du harnais et ça brillait, il tressait la crinière et la queue de son cheval et enfin,



brossait sa robe soigneusement. C'était tout un rituel qu'il accomplissait avec empressement.

À cette époque, on n'hésitait pas à payer le fort prix pour acquérir un bon trotteur car chacun rêvait de posséder le cheval le plus rapide de la paroisse. Gustave n'a jamais vraiment participé à une course mais dès qu'il suivait un autre attelage, l'orgueil de Ti-Guss le poussait à le dépasser. « Désolé, Ti-Guss ne tolère pas de trotter en second », voilà, la phrase était dite. Gustave était fier de son cheval et en prenait soin comme la prune de ses yeux.

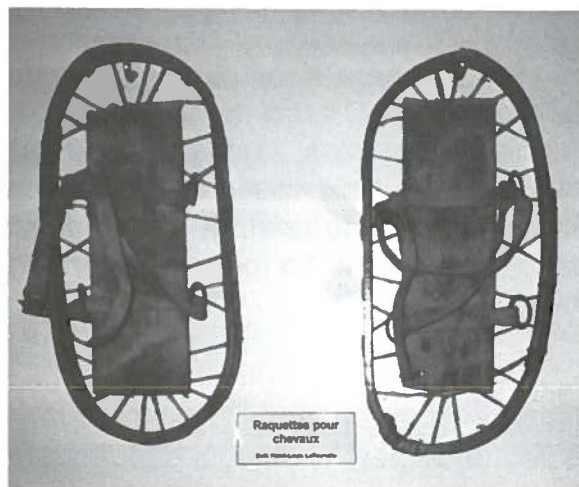
Un jour, monsieur le curé vint emprunter Ti-Guss à l'occasion de la visite de monseigneur l'évêque. Gustave refusa de laisser partir son cheval à moins de l'accompagner. Par la suite, monsieur le curé le demanda pour sa visite paroissiale et à l'occasion pour aller porter le Saint-Viatique aux mourants.

L'hiver, Gustave attelait Ti-Guss à la sleigh. Il avait acheté des grelots au magasin général et les avait installés sur la crinière de son cheval. Tout l'hiver, ce fut un Ti-Guss musical qui a trotté dans les rangs. De plus, Gustave prenait soin d'emporter une chaude couverture pour le couvrir lors de ses arrêts.

Plusieurs de ses voisins auraient bien aimé que Gustave accouple son brave Ti-Guss avec l'une de leur jument. Mais il refusait toujours car il réservait la reproduction de Ti-Guss pour ses enfants. Dès qu'il était en âge de se marier, Gustave achetait une jeune poulche et Ti-Guss se mettait à l'œuvre. Peu après les noces, les nouveaux mariés s'enrichissaient d'un jeune poulain fringant ou d'une belle poulche. Curieusement, chacun d'eux naissait avec son croissant de lune blanc sur le front. On aurait dit que Ti-Guss tenait à transmettre sa marque de commerce.

Vint le jour où Gustave maria sa fille Juliette. Il fit briller les martingales de cuir, les décora de fleurs, ajouta des pompoms de chaque côté des oreilles de la bête et des rubans à sa queue. Il amena Ti-Guss chez le forgeron Veillette car un fer était mal ajusté. Veillette était le seul digne de toucher à ses sabots. Tout compte fait, l'attelage et Ti-Guss firent autant d'impression que les mariés !

Tout comme son maître, Ti-Guss vieillissait. Il n'était plus aussi rapide et se fatiguait plus facilement à la tâche. Gustave ne s'est jamais séparé de son fidèle compagnon. Lorsque Gustave est mort, son fils William, attela le cheval au chariot funéraire. Lentement, Ti-Guss amena son maître à son dernier repos. Les jours passèrent et deux semaines plus tard, William trouva Ti-Guss mort dans le champs. Fidèlement, la bête était allée rejoindre son maître. Ti-Guss fit partie de l'histoire de la famille. Chaque génération a entendu parler de lui. Aux dires des vieux du temps, un cheval de ce calibre, on ne rencontre ça qu'une fois dans sa vie. Personne n'a de photo de Ti-Guss mais la tradition orale perpétue son souvenir au fil des générations et en fait rêver plusieurs.



Source: Raquettes pour chevaux, Village des Pionniers, St-Prospère-de-Beauce

## La vieille berçante

---

D'aussi loin que je me souviens, je revois grand-mère assise dans sa vieille chaise berçante qui chantonne un air d'autrefois. En fait, il y avait deux chaises berçantes dans la maison. Celle qui trônait au salon et que peu de gens avait la permission d'utiliser et celle dans la cuisine, installée tout près de la fenêtre. Chaque maison du village possédait sa berceuse et chacune d'entre elle avait sa propre histoire.

Léontine avait reçu la sienne le jour de ses noces. Sans le dire à personne, Jos son père, avait réservé un érable pris sur sa terre à bois. Patiemment, il avait fabriqué la berçante. Il avait même sculpté des feuilles sur les bras de la chaise. Plus tard, il avait raconté à Léontine qu'une fois terminée, il avait mis la berçante dans le hangar et l'avait recouvert d'une vieille catalogne. Dès qu'il avait un peu de temps libre, il allait se bercer comme pour imprégner à la berceuse ses devoirs futurs. La chaise était vraiment magnifique et dès qu'on la voyait, nous ne pouvions résister à l'utiliser. Léontine était fière de dire à tout le monde « C'est Papa qui me l'a fabriquée pour mes noces ». De son côté, pour protéger sa chaise, elle avait crocheté une jetée multicolore et l'en avait recouverte. De plus, elle avait tressé un petit tapis qu'elle avait mis sous la chaise. En entrant dans la cuisine, la berçante attirait tout de suite le regard. Elle nous lançait des invitations à venir l'essayer et tous succombaient à son appel.

Dès la naissance de son premier enfant, Léontine prit l'habitude de s'installer dans la berçante pour allaiter son petit. Elle l'utilisait également pour le consoler lorsqu'il était malade ou blessé. Enfin, la chaise était idéale pour endormir l'enfant... Cette chaise servait à tous les jours. Grand-mère l'utilisait pour tricoter, pour dire son chapelet, pour confectionner un chapeau de paille, pour tailler de la guenille, pour faire de la catalogne ou des tapis, pour lire le journal (Le Bulletin des agriculteurs et Les Annales de la bonne Ste-Anne), pour lire son courrier (lettre de la parenté des États)... Pour sa part, son mari utilisait la chaise pour se reposer en fumant une bonne pipée, pour mettre à jour ses jongleries, pour lire son journal, pour faire un petit roupillon...

Grand-mère disait parfois « La chaise craque, y va faire fret demain », grand-père lui répondait « C'est le temps de rentrer le tabac avant qu'il gèle ». Pour sa part, tante Gisèle disait que si la chaise se déplaçait en berçant, de la visite arriverait dans la journée. Chacun possédait son dicton relatif à cette chaise. Parfois, la chaise se retrouvait près du poêle à deux ponts et Grand-mère croyait qu'elle l'avertissait d'un danger imminent (la nourriture brûlait ou le feu trop fort se propageait dans les tuyaux...).

Il y avait une autre berçante dans le salon qui était réservée aux visiteurs de marque. Grand-mère la sortait pour monsieur le Curé, lors de sa visite paroissiale, pour la venue de parents éloignés (surtout la visite des États), pour la visite des religieux et des religieuses une fois l'an, pour monsieur le notaire... Ne servant qu'à l'occasion, cette chaise-là souffrait de solitude et berçait moins bien aux dires de toute la famille. Une bonne chaise berçante doit vivre le quotidien de ceux et celles qui l'utilisent.



Oncle Marcel racontait que lorsqu'il fréquentait sa future femme, cette berceuse lui avait bien servi. Lors des jours de beau temps, il sortait les deux berceuses sur la galerie d'en arrière. Au cours de la soirée, il se donnait de petits élans pour déplacer la chaise vers celle de son amoureuse. C'est ainsi qu'à la fin de la soirée, le berçage aidant, les chaises s'étaient rapprochées l'une de l'autre. Il en profitait alors pour dire des mots doux à sa belle et lui voler un petit bec au passage. Plus tard, sa mère lui avait confié qu'elle connaissait son manège et pouvait même prédire à quelle heure oncle Marcel embrasserait son amoureuse. Que de doux souvenirs !

Le soir, la coutume voulait que les voisins du rang viennent veiller. Parmi eux, Todorre, conteur du village, exigeait le droit d'utiliser la berçante pour raconter ses souvenirs. Personne ne contestait ce privilège car Todorre était intarissable et savait captiver son auditoire. Plus il parlait et plus il se berçait. Lorsque ça devenait sérieux, la vieille berçante ralentissait progressivement jusqu'à l'arrêt complet. Puis à nouveau, elle reprenait un rythme normal.

La vieille berçante existe toujours et n'a pas changé de place. Plusieurs des ancêtres qui l'ont utilisée n'existent plus aujourd'hui. Malgré cela, la berçante ne s'ennuie pas car d'autres ont pris la relève. Dès qu'on s'y asseoit, un bien-être nous envahit et bien souvent, la chaise nous entraîne vers le vécu de ceux et celles qui l'ont utilisée autrefois. Le décor de la maison a bien changé mais la vieille berçante veille au grain.

### Les souliers de boeuf

Autrefois, la chaussure la plus en vogue dans les campagnes s'appelaient « les souliers de bœufs ». Nos ancêtres utilisaient des peaux de vaches, bœufs, veaux ou moutons. Dans chaque maison de l'époque, il y avait un petit attirail de cordonnerie consistant en : alènes, formes en bois mou, patrons en bardeaux, côtés de cuir de vaches...

La babiche de moutons suffisait pour joindre ensemble, avec toute la solidité voulue, les divers morceaux du soulier. Lorsque l'empeigne était mal finie, on appelait ses souliers « des grimaceux ».

À cette époque, on n'était guère difficile sur la pointure. Si la chaussure était un peu longue ou un peu large, on mettait plusieurs paires de chaussettes et le problème se trouvait résolu. Cette chaussure était appropriée aux travaux de la ferme, parce que son cuir, après

avoir été huilé devenait imperméable. Des paroissiens éloignés de l'église venaient à la messe en souliers de bœufs. À une faible distance du village on enlevait les souliers domestiques et on chaussait les bottines du cordonnier afin d'arriver au « Temple du Seigneur » dans ses plus beaux atours.

Les souliers de bœufs connurent leurs heures de gloire lors de l'insurrection des Patriotes en 1837-1838. En effet, ceux-ci boycottaient les produits anglais. Donc, les Patriotes durent adopter le costume campagnard qui de toute pièce était fabriqué au pays. Par la suite, les souliers de bœufs retournèrent dans les campagnes.

De nos jours, vous retrouverez les souliers de bœufs, peut-être dans les ancans, les marchés aux puces mais surtout dans certains musées.

Lorsque nous consultons des documents anciens, il arrive que certains termes ou expressions nous soient totalement inconnus. Je viens de me buter à l'un de ces termes : « Un misérable, c'est quoi ? ». Dans plusieurs dictionnaires, un misérable est une personne qui est sans ressources. Cependant, cette définition ne fonctionne pas avec les textes dans lesquels j'ai lu ce terme.

Par exemple, nous pouvons lire dans Franquet, le passage suivant : « 29 juillet 1752, aux Trois-Rivières, à quatre heures du matin. Nos canotiers y avaient reçu, suivant l'usage ordinaire, un supplément de vivres ; il consiste en une once de tabac à fumer, un misérable d'eau-de-vie... »

La même expression se retrouve dans le Journal, tenu pendant le siège du Fort Saint-Jean en 1775, par le notaire Foucher de Montréal : « Mr le Commandant a fait donner du tabac aux fumeurs et un misérable d'eau-de-vie, à chaque homme... »

Un misérable en fait, c'est un petit verre. Comme il loge qu'un peu de boisson forte (une ou deux gorgées), les soldats et amateurs de boisson, auraient donné ce terme de mépris à ce petit vase.

Nous retrouvons d'ailleurs ce terme parmi les chansons du terroir. Je vous fais donc connaître l'une d'entre elles.



*Usons librement de nos biens,  
Méprisons l'avarice,  
Car c'est un méchant vice,  
Qui n'appartient qu'aux chiens,  
Usons librement de nos biens.*



*Les avaricieux sont des sots,  
Quand ils sont à table,  
Ils paient un misérable,  
Encor dis't-ils qu'c'est trop.  
Les avaricieux sont des sots.*



*J'aime le vin tout pur, sans eau.  
Fut-il cent fois plus rare,  
Ma foi, je vous l'déclare,  
J'en bois un demi seau,  
J'aime le vin tout pur, sans eau.*



*J'aime l'eau pour l'amour du vin,  
Elle arrose nos terres,  
Elle rince nos verres,  
Fait mûrir le raisin,  
J'aime l'eau pour l'amour du vin.*



*La vigne est chargé de raisins.  
Voyez donc cette branche,  
Cette branche qui penche,  
Sa tête touche au pied,  
Ca fait rapp'ler le temps passé.*



*Le temps passé ne revient plus,  
Qu'il était agréable,  
Ce temps si favorable,  
Le voilà donc perdu,  
Le temps passé ne revient plus.*



# Commandites

<p><b>L'Association des familles Ebacher-Baker</b></p> <p>2080, boul. René Lévesque ouest Ste Foy, Québec, G1V 2K9</p> <p>Tél. (418) 527-9404 bureau (418) 688-8424 Courriel: bakerchi@globetrotter.qc.ca</p>	<p><b>L'Association des familles Tanguay d'Amérique inc</b></p> <p>C.P. 6700 Sillery, Québec, G1T 2W2</p> <p>Dany Tanguay : (418) 335-6744 Courriel: dany.tanguay@sympatico.ca</p>	<p><b>L'Association des familles Grondin</b></p> <p>C.P. 6700 Sillery, Québec, G1T 2W2</p> <p>Janine Grondin : (418) 774-3753 Web : <a href="http://www3.sympatico.ca/fquiri/principale.html">www3.sympatico.ca/fquiri/principale.html</a></p>
<p><b>GESCONEL INC</b></p> <p>Papeterie – Ameublement de bureau – matériel scolaire – Service informatique</p> <p>257, Notre-Dame Sud Thetford Mines, Québec, G6G 1J7 Tél. (418) 335-9118 Télécopieur : (418) 338-1502</p>	<p><b>IMPRIMERIE COMMERCIALE DE THETFORD LTEE</b> Damien &amp; Émilien Huppé Propriétaires 266, rue Beaudoin Thetford Mines, Québec G6G 4V3 Tél. (418) 338-4300 Télécopieur : (418) 338-6684</p>	<p><b>FRÉCHETTE LGL</b> Daniel Lapointe, ingénieur Gilles Binet, tech. senior principal Division de SNC - Lavalin 69, rue Notre-Dame Sud Thetford Mines, (QC) G6G 1J4 Tél. (418) 338-4631 Télécopieur : (418) 338-6564 Courriel : flgl@minfo.net</p>
<p><b>Ouellette, Grondin, Larouche Avocats</b></p> <p>163, rue Pie XI Thetford Mines, Québec, G6G 3N3 Tél. (418) 335-9151 Télécopieur : (418) 338-4874</p>	<p><b>L'Ère Déco</b> Julie Grégoire, prop. Designer - Décoratrice Josée Dostie, prop. Administration 154, St-Alphonse Est Thetford Mines, Québec, G6G 3V2 Tél. (418) 335-1196 Télécopieur : 335-1189</p>	<p><b>Pharmacie Famili-Prix</b> Laurier Berthiaume 388, rue Saint-Désiré Black Lake Tél. (418) 423-4235</p>
<p><b>McCutcheon &amp; Dodier, CGA</b> Jean McCutcheon, CGA Expert-comptable</p> <p>88, rue Notre-Dame Sud Thetford Mines, Québec, G6G 1J3 Tél. (418) 338-5833 Télécopieur : (418) 338-1110 Sans frais : 1 800 893-9291</p>	<p><b>M<sup>re</sup> Marie-Klaude Paquet</b> Notaire et conseiller juridique Médiatrice familiale accréditée</p> <p>88, rue St-Joseph Ouest Thetford Mines, Québec, G6G 3N8 Tél. (418) 335-2939 Télécopieur : (418) 335-7563</p>	<p><b>Fournier Bujold</b> Société professionnelle d'Arpenteurs - Géomètres</p> <p>410, 9<sup>ème</sup> rue Ouest Thetford Mines, Québec, G6G 5J7 Tél. (418) 334-0393 Télécopieur : (418) 334-0123</p>

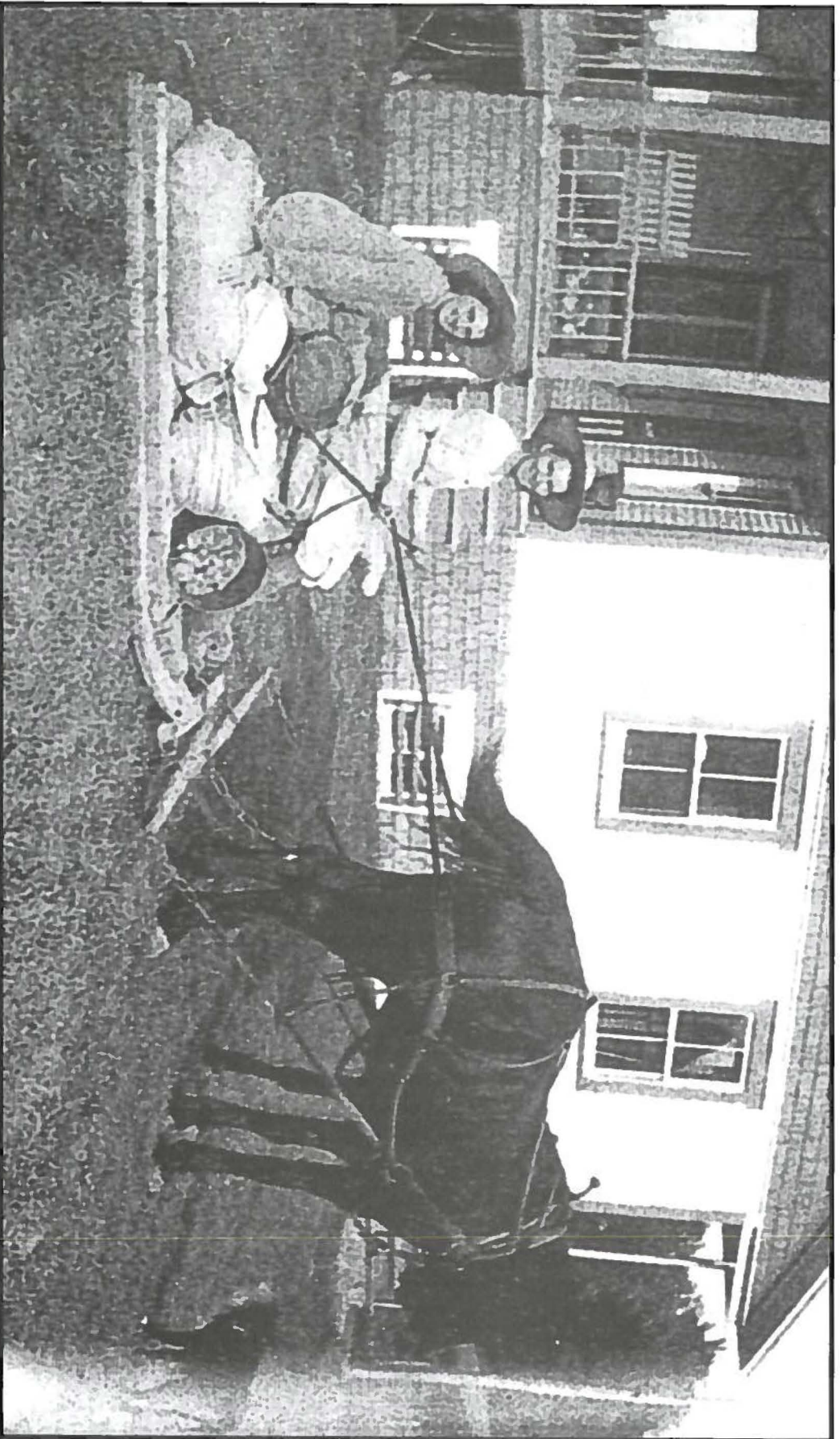
Certificat de localisation - Cadastre - Piquetage



**Société Nationale  
des Québécois de L'Amiante**

Adresse : 76, rue Harvey, Thetford Mines (Québec), G6G 5N4  
Téléphone : (418) 335-6466  
Télécopieur : (418) 335-6300

*Merci !*



Récolte de patates (Claire-Hélène Paré et Martine Faucher), 1948

Source : SAHRA – Fonds Comité du 125<sup>e</sup> d'East Broughton (Donateur : Lionel Faucher)